

ALLOCUTION

PRONONCÉE

en l'Eglise Paroissiale de Saint-Chéron

MARDI 20 JUN 1911

A L'OCCASION DU MARIAGE

de Monsieur

Alexandre-Jean-Marie GUILLERMO

et de Mademoiselle

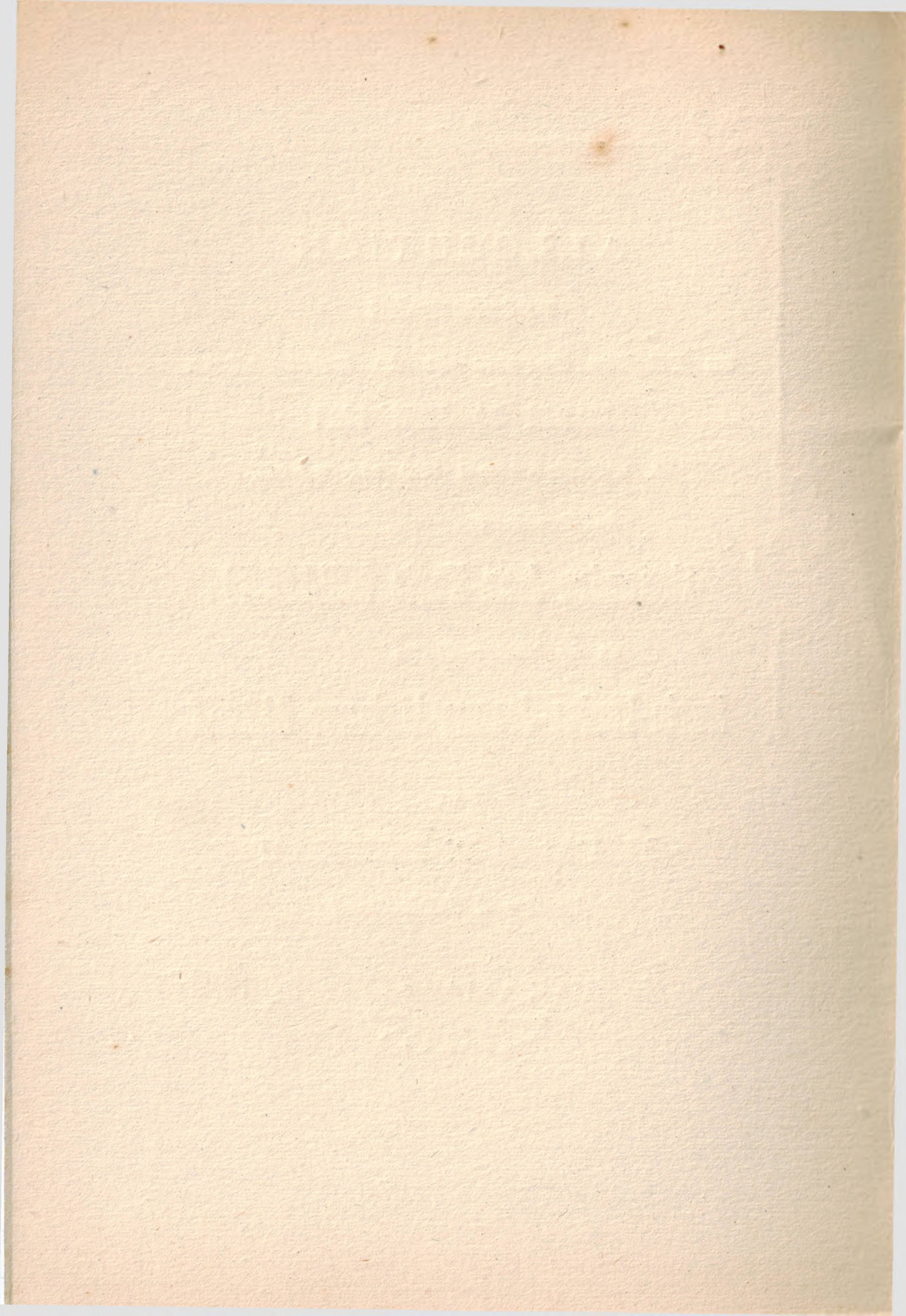
Marie-Louise-Jeanne-Adrienne BARDET

PAR

M. l'Abbé P. BOIREAU

Vicaire à Saint-Cloud





ALLOCUTION

PRONONCÉE

en l'Eglise Paroissiale de Saint-Chéron

MARDI 20 JUIN 1911

A L'OCCASION DU MARIAGE

de Monsieur

Alexandre-Jean-Marie GUILLERMO

et de Mademoiselle

Marie-Louise-Jeanne-Adrienne BARDET

PAR

M. l'Abbé P. BOIREAU

Vicaire à Saint-Cloud





MADemoisELLE,

MONSIEUR.

Quand, en des circonstances mémorables, vous m'avez demandé de bénir votre union, j'ai répondu avec empressement à votre désir, presque confus, mais reconnaissant de cet honneur que vous me réserviez. Mon meilleur titre encore à cette préférence dont je sens tout le prix, c'est la confiance que vous avez bien voulu me garder, Mademoiselle, et aussi l'estime profonde que, de mon côté, j'ai toujours eue pour votre si honorable et si excellente famille. J'ai accepté d'ailleurs avec cette conviction que — si d'autres vous auraient parlé avec plus de talent certainement et plus d'expérience, — nul ne l'aurait fait avec plus de cœur.

Je ne vous apporte pas un sermon dont vous n'avez besoin ni l'un, ni l'autre, et moins encore un discours, qui ne ferait que charmer votre oreille et votre esprit. Je veux vous dire simplement quels rêves et quels souhaits de bonheur je fais pour vous.

Je comprends votre émotion — je dirais presque que je la partage — tant est grave, la démarche qui est la vôtre en ce moment.

Il s'agit d'engager votre avenir dans une parole qui vous liera et vous donnera l'un à l'autre, sans partage et sans réserve. Dieu fera — et vous aussi, j'en suis sûr — que ce soit sans regret et sans retour, et que de ce moment date dans votre vie, comme le souvenir d'une de ces heures bénies, qui a-t-on dit, se détachent parfois du ciel pour traverser notre existence.

Obéissant à cette loi que Dieu a gravée au cœur de l'homme et qui le jette dans ses bras aux heures décisives de la vie, vous êtes venu lui demander de consacrer vos joies intimes et de réaliser vos espérances. Vous avez compris que, en dehors de lui ou loin de lui, rien n'est stable parce que rien n'est dans l'ordre. Vous aviez entendu son appel dans cette voix intérieure qui vous attirait d'une manière presque irrésistible, l'un vers l'autre, et vous voyez maintenant sa volonté dans cet idéal de vertu que votre conscience vous a révélé. Guidés par de sages conseils vous aviez fait votre choix avec votre raison autant qu'avec votre cœur ; et vous apportez présentement toute votre âme à la réception de cette chose grande et sainte dont il a fait un Sacrement. C'était votre devoir. Quand Dieu créait l'homme, — après avoir mis la beauté sur son visage, la parole sur ses lèvres — il plaça au plus intime de son être, comme un don supérieur à tous les autres, le cœur, ce foyer de toutes les affections pures et de tous les nobles sentiments, et l'âme aussi qu'il attachait au corps comme l'aile à l'oiseau, pour emporter tout l'homme jusqu'à Lui !

Votre amour ne doit point se terminer à vous, mais s'élever plus haut, plus haut encore jusqu'à Dieu qui en est la source pure et le parfait modèle. Alors seulement vous mériterez de le voir grandir et se fortifier avec le temps.

Que peut-elle bien avoir de mérite et de bonheur, la vie, si l'on n'y met le devoir ? Devoir et Bonheur... deux mots que le monde associe rarement et faits cependant pour désigner deux choses inséparables ! En effet, où donc trouver le bonheur sinon dans le témoignage d'une conscience fière et satisfaite ? L'accord des sentiments peut bien y contribuer, mais cette sympathie ne suffit pas à le réaliser pleinement. Il faut encore et surtout la conformité des croyances. Il faut que de vos deux âmes résulte une seule âme, comme de vos deux cœurs, un seul cœur. Alors seulement vos vies se compléteront et se perfectionneront l'une par l'autre, si vous partagez la même foi et les mêmes espérances ; — si vos volontés s'aident et s'excitent dans un même effort, à l'accomplissement d'un même devoir ; — si enfin, portant vos regards et vos ambitions plus haut que ce monde et plus loin que cette vie, appuyés l'un sur l'autre et la main dans la main, vous savez traverser ensemble les joies comme les tristesses dont toute existence est faite ici-bas !

Qui donne la main, donne le bras... et qui donne le bras, guide et soutient.

Ce sera votre rôle, Monsieur, et votre fierté ! Le jour où l'on devient époux, l'avenir se présente avec un cortège d'idées plus graves, et l'on sent plus

vivement le besoin qu'on a de Dieu... et l'on se rapproche de Lui !

Qui donne son cœur, donne son dévouement ; et qui donne son dévouement console et reconforte.

Ce sera votre tâche facile, Mademoiselle, et votre joie de vous rendre constamment aimable à celui qui a pris l'engagement sincère de vous rendre constamment heureuse !

En donnant la force et l'autorité à celui qui dans un instant sera votre époux, Dieu lui a assigné la part la plus rude de la vie, celle qui meurtrit et épuise plus vite. En vous donnant à vous, la tendresse, la douceur, il vous a confié le secret et le moyen de lui en alléger le poids et de faire de son labeur même une source intarissable de joies pures. Il y a bien des tempêtes dans la vie ! Prenez exemple sur l'oiseau de mer. Réfugiez-vous en Dieu, dans le devoir, dans le souvenir d'une vie grandie et fécondée par la vertu. Et alors, vous non plus, vous ne craignez pas ni les vents glacés, ni les vagues qu'ils soulèvent ! Autrement il ne vous resterait un jour que le regret des années écoulées sans joie aucune, ou perdues dans la médiocrité et l'inutilité.

Mais, je me reproche d'avoir tant insisté. Vous sortez tous deux d'une famille où ces vérités et ces vertus sont en honneur. Vous n'aurez donc qu'à recueillir des traditions communes pour en faire la règle de votre vie.

Mademoiselle, cette éducation si solide que vous avez reçue au foyer, et auprès de maitresses chrétiennes, gardez-en pieusement le bienfait. C'est

par là que vos excellents parents ont fait passer en vous le meilleur d'eux-mêmes.

De votre bon père, vous avez appris cette délicatesse de sentiments, ces convictions profondes, ce sérieux de caractère qui sont le plus bel ornement d'une jeune fille et le plus apprécié !

De votre chère mère, de celle qui si longtemps n'a vécu que pour vous, et qui, disons-le doucement, uniquement par amour pour vous, a parfois cruellement souffert ; de cette mère, dis-je, vous avez connu, avec toutes les tendresses du dévouement, les salutaires initiations de l'exemple.

Pendant plus de vingt ans, transplantée bien jeune de la douce terre natale, en ce beau domaine de Bâville, séjour aimé longtemps par tout ce que la France avait de plus illustre, vous avez grandi sous les regards affectueux, (l'expression n'est pas trop forte) de ces nobles châtelains, M. et M^{me} A. de Saulty, que d'ici je me plais à trouver et à saluer aux premiers rangs de cette sympathique assistance. Fille adorée de ceux en qui ils ont la plus entière confiance, vous avez appris d'eux, bien souvent, que la vraie noblesse vient toujours du cœur, et que la bonté doit être inlassable vis-à-vis de tous.

Vous êtes préparé vous aussi, Monsieur, je le sais à la noble tâche qui sera la vôtre, et vous êtes prêt à en porter la responsabilité. Vous avez été formé à bonne école et de bonne heure aussi vous avez fait le dur apprentissage de la vie. Il fallait bien, car vous êtes d'une famille nombreuse. Ne le regrettez pas. Vous avez pu apprendre par là que le travail patient

porte avec lui sa récompense et qu'il ne faut chercher que dans les joies du foyer et dans le don généreux de soi-même, un bonheur qu'on ne trouverait pas ailleurs. Mademoiselle, je ne vois guère qu'une ombre se glisser dans le ciel bleu de ce jour. Mais votre époux comprendra et voudra récompenser le généreux sacrifice que vous lui consentez, vous rendant tout ce que vous allez quitter pour lui, vous tenant lieu de ce père qui vous aime tant et de cette mère qui était et restera pour vous un second ange gardien.

Les liens qui unissent les parents aux enfants se brisent, les liens qui unissent les enfants aux parents se dénouent pour s'élargir ; et en rappelant cela, je me souviens des beaux vers que le poëte adressait à sa fille sur le point de la quitter.

Ici l'on te retient ; là-bas on te désire ;
Sors avec une larme, entre avec un sourire.
Aime celui qui t'aime et sois heureuse en lui !

Le bonheur de ceux qui s'intéressent à vous Monsieur et Mademoiselle ne peut être fait que du vôtre. Aussi tous leurs vœux vous sont acquis. Prêtre du Très-Haut je n'ai plus qu'à recueillir toutes ces prières qui montent au ciel pour vous, en y ajoutant le meilleur de la mienne, et à remercier en votre nom tant de vives sympathies qui vous entourent et vous honorent !

P. BOIREAU

↕ Saint-Cloud ↕

Imprimerie ↕ ↕

↕ ↕ GIRAULT
